

LE LIVRE JOUÉ GAGNANT

par Jean Perrot

*Professeur à l'Université de Villetaneuse,
Jean Perrot anime depuis plusieurs années
des séminaires sur le livre et le jeu. Avec Bruno Munari,
il a été un des premiers à attirer l'attention sur le rôle
de la matérialité du livre et de sa fonction ludique
dans la découverte du monde par l'enfant.*

Si j'ai donné pour titre à mon exposé « Le livre joue gagnant », c'est bien sûr d'abord parce que ces objets jouent comme une articulation peut jouer quand il y a du jeu, c'est-à-dire qu'elle n'est pas tout à fait adaptée à son modèle. Il y a donc un espace de liberté qui s'oppose à la norme et qui permet d'introduire la fantaisie. Un livre, c'est aussi un ensemble de pages reliées qu'on tourne dans un certain sens, fait d'une certaine matière. La plupart des livres que nous allons examiner sont donc des sortes de « monstruosités, » des livres qu'on montre au sens de monstres, « monstrare », qui arrêtent l'attention, flattent la curiosité. Or la vie intellectuelle n'implique-t-elle pas cet arrachement à l'ennui, à la passivité qui risque aujourd'hui de gagner nos enfants de l'image ?

Les livres-jeux ou livres animés, « pop-books » qui sautent comme un diable hors de sa boîte, tous ces livres ont du succès

en réalité parce qu'ils correspondent à un rafraîchissement de l'imaginaire et représentent quelque chose qui avait été peut-être un peu négligé par la pédagogie traditionnelle, qui est aujourd'hui passé au premier plan des préoccupations des fabricants de jeux, de jouets, de livres, sinon des pédagogues et des bibliothécaires : le recours à des formes inattendues de l'imagination, des surprises comme disait Bruno Munari, bien propres à stimuler l'imagination.

Je voudrais examiner maintenant les fonctions du livre-jeu, ce à quoi il correspond, montrer comment il est fondé sur le déploiement d'un imaginaire vivant. Il semble bien, en effet, qu'aujourd'hui le livre-jeu soit vraiment le « Sésame ouvre-toi » d'une culture contemporaine qui se manifeste par un retour au corps. Par opposition à la culture du XIX^e siècle, qui était volontairement abstraite, nous revenons au concret et nous

Ce texte est la première partie de l'exposé fait par Jean Perrot lors de la journée sur Les tout-petits et les livres à la Villette. On retrouvera l'ensemble de sa recherche dans son ouvrage *Du jeu, des enfants et des livres* qui vient de paraître au Cercle de la librairie (voir Note de lecture dans ce numéro).

revenons au corps. Aussi je voudrais considérer le livre-jeu dans son rapport au corps de la mère, par là j'entends le corps du médiateur, la mère étant le représentant privilégié de l'objet nourricier dont l'enfant doit se séparer, s'éloigner pour arriver vers le père, c'est-à-dire la loi et la parole. L'objet-livre dans un premier temps s'impose alors par sa matérialité comme objet de contact, de toucher.

Les spécialistes de l'enfance nous ont appris que lorsque l'enfant naît, il vit dans une relation « d'inclusion réciproque » avec sa mère selon la formule de Sami Ali (voir aussi la notion de « holding » chez Winnicott). Pour reprendre ici une image de Leo Lionni, il n'est qu'un petit bout — « pezzettino » — c'est-à-dire la partie d'un tout, quelque chose d'incomplet — et la maturité s'accompagnera du sentiment pour lui d'être lui-même une unité autonome. Ce sentiment est d'abord quelque chose de très physique, un contact ; et l'objet transitionnel, on le sait, peut être la sucette, le bout de tissu, éventuellement le livre qu'on va sucer ou mordiller, l'ours qu'on va toucher, casser ou caresser. L'ours entrant dans le livre s'anime à travers les fantasmes du créateur qui le met à la disposition ludique de son lecteur. De même le petit chien Spot fait « flic flac flocc » dans le livre, comme l'enfant dans son bain avec l'objet de plastique doux ; telle est la magie de l'objet transitionnel dans le livre : il permet de passer de la troisième dimension à l'espace à deux dimensions, c'est-à-dire dans un univers où tout est possible, l'univers merveilleux de la projection.

C'est le lieu de la fantaisie de Lewis Carroll par exemple, où tout est confondu, où le snark est à la fois le serpent, le renard ou le requin, univers dont on a envie de s'échapper parfois, précisément pour retrouver cette troisième dimension. Entrer dans le livre, c'est donc une souffrance, un arrêt du corps et, comme le dit Barthes, il faut effectuer

un « glissement progressif du plaisir », entrer en douceur dans le livre. Tous ces objets-livres, ces objets qui font plaisir, rappellent encore la peau de la mère, les contacts comme la peluche, les premiers contacts de l'intimité fusionnelle avec la mère.

Pour en revenir à l'album *Flic, flac, flocc* (Nathan, Spot Mousse), c'est un livre dans lequel l'enfant peut s'identifier au chien qui joue avec l'eau. Or l'eau, dans la perspective bachelardienne, par exemple, est un élément maternel. Donc, semble-t-il, explorer les livres, ce n'est pas seulement feuilleter ou manipuler les objets, c'est mettre en jeu tous les éléments d'une culture ou ce que Levi-Strauss appelle « les catégories sensibles de l'imaginaire ». Spot, caractérisé ici par la douceur de son matériau, paraît ainsi être le double possible de l'enfant et lui permet d'explorer le réel par procuration : sec/mouillé, doux/dur, bas/haut sont les oppositions binaires qui assurent le fonctionnement des structures élémentaires de la signification. Pour le dire autrement, la construction de la personne se fait par l'association des éléments logiques de la pensée à des éléments concrets que nous sentons tout d'abord et qui nous touchent. L'apprentissage de la lecture, à mon sens, ne devrait pas négliger cette perspective matérialiste.

Si le livre joue gagnant, c'est qu'il propose indirectement un substitut de tous les jeux de l'enfant : devinette, jeu de cache-cache, poursuite. Le plus souvent il comporte ce petit clin d'œil qui est celui de l'humour. Or l'humour introduit toujours un décalage par rapport à la norme comme le jeu, nous l'avons vu. Il fonctionne sur le principe de la chatouille qui fait sursauter de surprise. Par exemple le petit livre *Je vois, je touche*, paru chez Hemma, stimule par le véritable clin d'œil de son personnage. Après l'expérience tactile de différents matériaux, il se termine par une vision de cadeaux du Père

Noël et, comme le disait Bettelheim, un conte, c'est avant tout un cadeau d'amour. Le livre ici est le cadeau d'amour qui nous vient du père idéal, le Père Noël. Imaginons encore le plaisir de l'enfant à qui l'on a offert *Mon petit chien*, *Mon petit panda*, livre-malette que l'on dégraffe comme un sac véritable et qui s'ouvre, nous livrant le monde « in a nutshell », en « condensé » comme dans un conte de fées.

Le livre, dans ce cas encore, vous donne le monde et vous l'emportez avec vous. Je pense au livre de Fowler *La plage*, une sorte de malette qui se déplie et déroule la plage, dernier exemple d'objet transitionnel magique qui anime la vie intellectuelle de l'enfant.

Mais, me dira-t-on, on a peut-être toujours un peu peur d'entrer dans un livre, d'entrer dans l'abstraction ; on désire en sortir et il est important d'avoir cette assurance, et c'est ce sentiment de sécurité que la mouvance des structures du livre permet d'éprouver.

Me voici, me voilà de Jean Claverie, montre très bien ce qui se passe dans le phénomène de la lecture : où est Maman ? demande le



narrateur ; la maman est là, le chat, les objets magiques, les animaux toujours symboliques. Où est Papa ? bien sûr derrière son journal ; et où est Bébé ? Bébé me voici, me voilà. Ainsi la silhouette gigantesque de carton permet à l'enfant de dominer le monde par procuration avec ce qui est appelé son livre préféré.

Le livre toujours joue avec la culture, avec le cliché ; il joue avec ses formes. J'insiste beaucoup sur cette fonction symbolique des projections de carton : le carton s'anime, devient porteur de sens et, en s'arrêtant de bouger, libère les forces de l'imagination.

Revenons ici sur une question souvent posée : les enfants ne vont-ils pas déchirer ces livres ? L'enfant c'est vrai, a besoin de dépenser sa « paideia », la turbulence enfantine selon la formule de Piaget, et ce carton qui sort et qui rentre me semble devoir être précisément le réceptacle naturel du trop-plein de l'énergie enfantine. Si le corps se met au repos, c'est parce que le carton absorbe le trop-plein d'énergie et si l'énergie réapparaît plus volontiers quand le livre se ferme, c'est sous la forme d'une énergie intellectuelle, d'une disponibilité qui permet d'envisager d'autres formes d'activités symboliques. L'érection des formes du carton correspond au pouvoir de l'enfant qui se rend compte qu'il est maître du lieu, et du donné culturel.

Ainsi pouvons-nous fonder une pratique du livre d'enfant sur les théories de l'attachement : il faut qu'un livre s'attache à vous, que vous vous attachiez à lui comme Bowlby a montré que le petit chimpanzé s'attachait au corps de sa mère ! L'entrée dans la culture se fait par le jouet, et la manipulation des idées est préparée par la manipulation des formes concrètes. L'aventure du sens commence par ce geste de fondation nécessaire qui est l'ancrage de la fantaisie dans les profondeurs de la vie affective. ■